

XYZ. La revue de la nouvelle

Les révélations d'un despote éclairé

Charlotte Boisjoli



Numéro 40, hiver 1994

Alcôve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4343ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boisjoli, C. (1994). Les révélations d'un despote éclairé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (40), 11–18.

LES RÉVÉLATIONS D'UN DESPOTE ÉCLAIRÉ

CHARLOTTE BOISJOLI

Chez moi

Nous nous aimions d'une passion dévorante, tenace. Une passion exacerbée.

Elle était docile et souple, tendre et fidèle. Aimante jusqu'à l'épuisement.

Quand elle venait chez moi, prendre sa leçon d'allemand, nous nous retirions à l'écart, dans une petite pièce isolée tendue de velours grenat qui buvait les rumeurs de plaisir que nous ne pouvions étouffer.

Nous restions assis côte à côte, les jambes et les cuisses enveloppées dans une couverture de laine écossaise, chaude, moelleuse. Le divan que nous occupions donnait dans la salle commune et nous laissions la porte ouverte comme preuve de notre bonne foi.

Installée au fond de ce living, ma légitime lisait. Si elle avait levé les yeux sur nous, elle nous aurait vus, n'eût été sa myopie congénitale. Absorbée par son livre, elle s'anéantissait, semblait tout entière dans son monde intérieur. Du reste, je l'avais dressée. Au premier soupçon, j'avais mis le holà. Plus de jalousie, plus d'ombrage : je ne supporte pas la suspicion.

J'avais glissé ma main sous le plaid, je dirigeais mes doigts d'abord vers l'aine de ma maîtresse. Cette région était si excitable chez elle, qu'au simple frôlement, elle jutait.

Je lui interdisais les barricades : pas de sous-vêtements, un libre accès à ma fantaisie. J'ai horreur des barrières, les obstructions de tous genres m'horripilent, me hérissent.

Je promenais mon majeur dans sa fente, le long de ses lèvres humides. Je n'étais jamais déçu, elle était bellement lubrifiée. J'activais le mouvement de mon médius entreprenant. Pénétrant plus avant, plus profond, j'allais contrôler la secrète inflorescence de sa mulette.

Ô délices, ô joies, ô ivresses sans nom ! La fleur frémissait en s'épanouissant.

Ma femme, complice inconsciente, écoutait le concerto pour la main gauche, comme fond sonore. C'est de la droite que je jouais et Ravel m'accompagnait en musique de fondement puisque ma main occupait désormais l'embasement de ma petite amie. Mon annulaire s'insinuait jusqu'à la garde dans son minuscule orifice lamellé.

Je lui défendais de jouir sans mon consentement. Dès qu'elle sentait l'intumescence annonciatrice, elle m'avertissait par un signe dont nous avions convenu. Si elle négligeait de le faire, surprise trop tôt par le bouillonnement de sa chair, si, sans mon accord, elle était incapable de résister aux sollicitations de ma dextre, je la punissais sur-le-champ.

Nous n'y perdions pas grand-chose, ni elle ni moi : elle était inassouvable. Je la menais au paroxysme du bonheur des dizaines de fois d'affilée. Elle avait beau demander grâce, je poursuivais mes adroites manœuvres, elle ne m'échappait pas.

Sa boîte aux rêves comblée, je forçais sa tête à se faufiler sous le tartan pour rejoindre ma flambante chandelle qu'elle appelait « mon flacon d'eau-de-vie ». Elle baisait, léchait Monseigneur avec vénération, aspirait mon lingot d'amour. Je dois dire, sans me vanter, que je n'étais pas manchot de ma petite jambe. Elle suçait, tétait ma clarinette à moustaches, tout en caressant de ses doigts mes précieuses jumelles faisant danser mes ballottantes, mes captives : Marthe et Marie, en un mot mes deux sacs à noyaux du père éternel.

Quand le bourgeon était près d'éclater, j'entrais ma flamberge dans sa bouche et j'y déversais mon crémier. Il fallait bien qu'elle avalât. Elle sortait de sous sa cache affolée, mettait ses doigts fins

sur ses lèvres gonflées et rougies, écarquillait les yeux, avançait une lippe réprobatrice mais qu'aurait-elle eu à me reprocher...

Ses mains étaient trop chaudes, son corps me dégoûtait. Je savais déjà que la chair est triste.

Elle — « Non, la chair est joyeuse, elle chante. »

Ça m'agaçait.

•

Je n'ai jamais eu une once de morale. Je ne sais pas ce que c'est. La morale ! Je me permets tout ce que mes appétits me commandent.

Tant pis pour ceux à qui ça ne plaît pas.

Chez elle

Quand nous voulions être plus libres, nous nous retrouvions dans l'appartement de ses parents. Nous y étions tranquilles, je m'adonnais à tous mes caprices, avec délectation, livrais à cœur joie ma pénétrante.

Je ne sais plus quel auteur a dit : « La véritable élégance, c'est quand le vase compte moins que les fleurs. » Je partage cet avis. Les bouquets que je tirais du petit vase sacré de ma jeune amante valaient à mes yeux beaucoup plus qu'elle-même. Ceux que je cueillais à sa coupe illégitime aussi. Dans la chambre qu'Hélène occupait chez ses vieux, je la sodomisais à mon aise. Elle criait quand j'introduisais ma corne dans sa tomme d'abondance. J'aimais le sens interdit de l'amour, l'œillet mignardise, l'abbaye du verso. Je fréquentais souvent la bague profonde de ma Vénus en herbe, sa bouche d'ombre. Je la contemplais d'abord, puis je pétrissais ses miches rebondies, je pinçais, je mordais leur chair appétissante. Je fouettais ses globes redondants, titillais son calice odorant avant de mettre mon cierge au reposoir.

Elle lançait des cris de toutes les couleurs.

Pour sa peine, je lui broutais la pelouse. C'est ce qu'elle préférait. Je mettais ma tête à l'étau et je lui grignotais son bourgeon d'amour.

Inlassablement. Elle se tortillait, grouillait comme une anguille jusqu'à ce que je calme ses ébats en la forçant à l'immobilité. Je mettais alors mon grand chauve dans sa bouche en lui appliquant un mouvement régulier, soutenu, ininterrompu. Le *moderato* suivait l'*andante* et s'engageait dans un *allegro vivace* qui gonflait ma baguette de chef jusqu'au fond de sa gorge. Elle grognait, tentait de me pousser hors d'elle, je restais accroché par la branche.

Hélène devait poursuivre sa leçon de trombone.

Le concerto fini, le foutre lui sortait par les narines. Elle étouffait.

•

Je sais que je suis un tartuffe. D'autant mieux réussi que personne n'a encore décelé chez moi la moindre hypocrisie. Si mes amis, mes proches apprenaient quel fourbe je suis, ils en resteraient pantois.

•

Après nos ablutions profanes, je procédais à un interrogatoire serré de ma compagne. Je la trouvais trop douée pour croire qu'elle n'avait pas eu de nombreuses expériences avant moi. Qui avait-elle connu, aimé? La conduite délicate et ferme dans le mouvement ne s'improvise pas.

Elle me disait :

— Je suis mon instinct, j'attends le signal qui anime, la tendance irrésistible, je presse, je mets le truc en branle, le niveau monte rapidement, j'accompagne l'escalade et je gravis le raidillon. Voilà.

Cela ne me satisfaisait pas. Elle récoltait un pinçon bien mérité qui lui arrachait des glapissements.

Je ne manquais jamais de réparer le mal que je lui faisais. Je la consolais, la volupté reprenait ses droits. Elle se soumettait sagement à mon sybaritisme.

•

Il est très exaltant de posséder quelqu'un entièrement. De savoir qu'on a sur une personne humaine, ou sur un animal, qu'importe, une autorité absolue.

C'est ce genre d'enivrement, de transport avide que j'éprouvais pour Hélène.

•

Quand l'aîné de mes fils est mort, renversé par une voiture, à l'âge de huit ans, je n'ai pas pleuré, j'ai feint, je me suis statufié, les jambes et les bras morts, le regard vitreux. Mon entourage trouvait remarquable l'attachement dont je faisais preuve pour l'enfant que j'avais perdu. Ma pétrification apparente leurrait tout mon monde. Je m'incrustais dans le fauteuil d'où j'étais inextirpable. On me croyait sourd : j'en ai entendu de belles sortir de la bouche de mes prétendus amis.

Las de jouer les pierres tombales, je me suis ressuscité au bout de trois jours.

•

Je continue de croire que huit ans, c'est un âge idéal pour mourir.

Au téléphone

J'entends encore sa petite voix pleine d'eau.

Tout a commencé un jour où je donnais une conférence sur « Le Sacré dans l'Art ». Ma causerie terminée, je promenais mon verre de mousseux à travers les têtes falotes de ceux et celles qui étaient restés pour trinquer. La banalité de ces visages m'était désespérante. Je la cherchais, elle. Je l'avais remarquée pendant que je parlais. Elle aspirait chacune de mes paroles. Quelle esclave attentive elle ferait.

J'écoutais avec une indifférence frisant l'impolitesse les flagorneries d'un ministre pompeux qui cultivait avec un talent sûr le dédain et la morgue.

Quelques dames patronnesses s'exerçaient aux courbettes en minaudant. L'une d'elles, que j'avais vue bâiller plusieurs fois pendant mon discours, m'assura qu'elle n'avait jamais entendu rien de plus savant, de plus éclairé que l'analyse qu'elle venait d'ouïr!

— Et quel charme irrésistible vous avez!

Les yeux de mon ange me guettaient. Je me lançai dans une diagonale accidentée, en m'excusant auprès des gens que je bousculais et qui voulaient me retenir.

— Plus tard, merci, pardonnez-moi.

Je volais presque vers elle. Je fendis le troupeau qui se massait autour de moi et j'atterris près d'elle.

Là, tremblant encore de ma course folle, j'entendis sa voix pour la première fois.

— On m'appelle Hélène Cardinal.

Ô, beauté flamboyante. Je te posséderai.

•

J'ai tâté du mâle à l'occasion. Je n'en ai jamais trouvé d'assez soumis à mon gré.

Je fis ce que je méprisais souverainement chez les autres. Je lui téléphonai. J'absorbais sans répondre les mots qu'elle me déversait à l'oreille. Ondes sonores, subtils effleurements, j'aimais le nuage léger de son gazouillement.

Un jour, je me nommai, j'inventai un prétexte ridicule pour provoquer un rendez-vous. C'était parti. Elle me dit :

— Je suis ta sésame, ouvre-moi.

Elle avait le don des formules enlevantes.

•

Quand nous ne pouvions nous voir, je lui téléphonais.

— Nous avons une heure à consommer. Prends-moi par l'oreille et mène-moi vers la vibrante fermeté de ton effervescence. Nous partirons sur les ailes du vent. Les perles du désir vrilleront sur ta face.

Et moi :

— Il y a un oiseau au bout de mon souffle, s'il pépie, je lui donne du pain.

Une condition expresse : interdiction absolue de l'orgasme. Pour elle. Je la retrouverais plus tard toute fleurie pour moi.

Commençait alors la mise en forme.

— Caresse doucement la chair laiteuse de tes seins. Promène tes doigts sur ta poitrine et sur ton ventre, ne dépasse pas la saillie de tes hanches, contourne ta croupe arrondie, quitte ce lieu, va vers ta bouche, humecte de salive ton doigt de dame, retourne à la percée, enfourne ton majeur dans l'étoile du soir, fais-le pénétrer plus avant, va voir un peu si ton intimité fondante est prête à s'enivrer de volupté tumultueuse. Trempe ta main au bénitier, chéris ta divine ouverture.

Au frémissement de sa voix, je sentais qu'elle approchait du bonheur, je la sommais de retirer sa main.

— Je te défends de jouir.

— Trop tard, radiant, le bibi-joli.

— Arrête, je te dis.

— Non.

— Arrête, arrête.

— Non, non, non ! « Oh ! Oh ! Toutes les étoiles tombent. »

— « Sur moi aussi ! Sur moi aussi !... »

— Va, je te châtierai de toutes les façons.

•

— Je suis une mer épuisée. Raconte-moi ton degré de longitudo. Presse un peu ta grande semeuse, frotte, astique, fais-la reluire. Ah ! je te sens brandir le tison. Ouvre-moi en deux avec ta belle épée de soie. Je vais t'écramer le Cyclope. La pâte est-elle

bien levée? Pétris-la encore, mon amour. Quand le salambo est dressé, il faut le traire. Ah! Je t'entends gémir. Continue, continue, asperge-moi avec ta libéralité dissolue...

•

Je n'ai jamais compris pourquoi elle avait renoncé à ses cours d'allemand.

EX.G.¹

Texte recueilli par Charlotte Boisjoli.

XYZ

1. N'essayez pas de décrypter ces initiales.